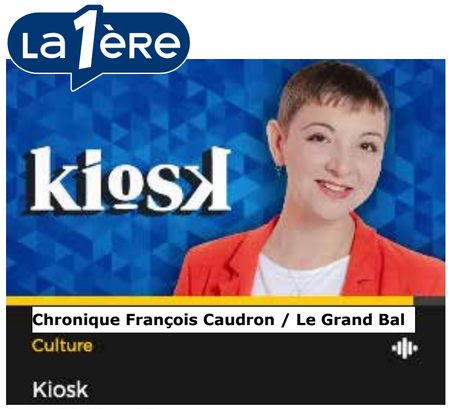
PRESSE EDITION 2025

FESTIVAL DE LIEGE

Biennale internationale des Arts de la Scène / Fédération Wallonie-Bruxelles

Entre 30'50 et 47'40



Entre 20'08 et 25'

QU4TRE.BE

Des lycéens parisiens découvrent le Festival de Liège

Des lycéens parisiens ont fait le voyage jusqu'à Liège pour découvrir le Festival international des ...

13 janvier 2025

Le festival de Liège, une biennale internationale avec mise en lumière de la création mondiale "That moment"

RCF RADIO

Ce festival dédié aux arts de la scène a lieu du 31.01 au 22.02 au Manège Fonck. Il interroge le présent pour que jamais ne l'emporte la résignation. D'un témoignage bouleversant sur le génocide rwandais à la clôture avec Beytna, une fête dansée qui brise les frontières, Catherine De Michele, responsable de la communication, nous en parle au rythme des Afters.

A l'antenne aussi, Jean Vangeebergen, metteur en scène, scénographe, créateur de lumière et auteur ardennais. Il nous partage le projet belgo-néerlandais de Sopa Boba : une adaptation de That moment de l'auteure moldave Nicoleta Esinencu.

Une critique cinglante de la société contemporaine où la poursuite de la réussite individuelle poussant chacun à renier les valeurs humaines prend la forme d'un oratorio des temps présents.

QU4TRE.BE

CultureL et la prochaine édition du Festival de Liège

Théâtre, musique, danse, rencontres, afters, la prochaine édition du Festival de Liège se déroule...

QU4TRE.BE

Festival de Liège 2025: la programmation dévoilée

La programmation du prochain Festival de Liège a été dévoilée ce mardi. La 11ème biennale inter...

L'Echo

Culture

Le festival de Liège, une scène mondiale et visionnaire

Sous la houlette de Jean-Louis Colinet, cette biennale internationale interroge notre époque à travers une scène artistique ouverte sur le monde, du 31 janvier au 22 février.

LÉA DORNIER

« Je suis fié à un théâtre qui a un sens, qui remue la pensée sans être militant.» Cette sensibilité, celle de Jean-Louis Colinet, teinte le Festival de Liège qu'il dirige depuis 1999. En tant que biennale internationale des arts de la scène, elle ne présente que des premières belges, sauf rares exceptions, et regroupe cette année 15 nationalités.

Enfant du Hainaut, le directeur a grandi au milieu d'une communauté immigrée sicilienne, où il a fait ses premiers pas dans le théâtre. Des cordes à son arc, il en a beaucoup. «Plein… Ce n'est même plus un arc, c'est une harpe», s'en amuse celui qui a aussi été à la tête du Théâtre National.

Il n'hésite pas à sauter dans un avion pour découvrir des œuvres à l'autre bout du monde, surtout au Chili. Il est marqué par la manière dont des républiques ayant vécu sous la dictature expriment, encore aujourd'hui, leurs blessures à travers les créations des jeunes générations qui ne les ont pas directement connues. «Il y a une sensibilité et une façon de s'exprimer particulière. Là-bas, faire du théâtre est encore plus difficile.»

Flairer les étoiles montantes

Le Festival de Liège se distingue par sa programmation internationale et son soutien aux jeunes talents belges. Factory, une plateforme dédiée à la création émergente, est une émanation de la biennale. Jean-Louis Colinet a du flair pour déceler les étoiles montantes. Il a révélé en Belgique Joël Pommerat, avec sa pièce «Les Marchands», et repéré David Murgia alors qu'il n'avait pas encore terminé le conservatoire.

Autre superstar passée par son radar: la Sicilienne Emma Dante. «C'est l'une de mes meilleures rencontres», s'émeut-il. Il l'a découverte en feuilletant Le Monde, au début des années 2000. Intrigué, il se rend à Naples pour assister à sa mise en scène de «Médée», une commande du théâtre municipal. À la fin de la représentation, il va la voir et lui dit: «Le chœur, c'est top, le reste, c'est convenu.» Elle lui répond qu'il a raison. Depuis, elle est adepte du Festival de Liège et y présente cette année «Il tango delle capinere».

Malgré sa notoriété, le théâtre d'Emma Dante reste «très artisanal», assure Jean-Louis Colinet. «Son travail est émotionnel, mais n'est pas destiné à apitoyer.» Car le directeur dit détester les créations qui cherchent à l'émouvoir. «Quand on cherche à transmettre sa propre douleur, je trouve ça manipulateur, même si c'est involontaire. L'intime est intéressant lorsqu'il touche à quelque chose de partageable par tout le monde.» Par exemple, s'il programme «Palmasola» de Christoph Frick, ce n'est pas parce qu'il pense que «tout le monde est concerné par les conditions dans les prisons en Bolivie». Mais c'est parce que «la façon dont l'artiste l'aborde peut nous renvoyer à des choses».

> «L'intime est intéressant lorsqu'il touche à quelque chose de partageable par tout le monde.»
>
> JEAN-LOUIS COLINET
> DIRECTEUR DU FESTIVAL DE LIÈGE

Engagé, mais pas militant

Résolument engagé, le festival se défend d'être militant, car il «ne cherche pas à convaincre». L'engagement se situe aux confins du poétique et du politique, tantôt plus vers l'un que vers l'autre.

Comme chaque année, cette édition met en avant la diversité culturelle. Chaque spectacle montre le point de vue d'un artiste sur les réalités qu'il vit, usant de son propre langage. Avec «Beytna», le chorégraphe libanais Omar Rajeh cuisine directement sur scène. Dorcy Rugamba lit son récit mémoriel «Hewa Rwanda, Lettre aux absents», tandis que l'Iranienne Nastaran Razawi Khorasani présente «Songs for no one», mêlant théâtre et journalisme, et «This is not a dance», questionnant la pratique de la danse dans un pays où elle est interdite.

L'accessibilité a toujours été l'ambition première du septuagénaire. «Il y a toujours eu un fossé entre les gens et le théâtre. Ce n'est pas qu'une question de prix, mais aussi d'attitude.» Son but est de présenter des œuvres de haut niveau d'aboutissement suscitant un grand intérêt.

Jean-Louis Colinet se demande constamment: «Qu'est-ce qui intéresse les gens?». Toute la subtilité se niche ici. «Il ne faut pas être trop en avance; sinon, on se coupe du public. Il faut garder cette juste distance qui ouvre la curiosité.» Il essaye de ne pas se restreindre à une population ciblée. «Caresser dans le sens du poil, ça n'a pas de sens.»

La fête autant que le théâtre

A-t-il réussi à élargir son public? Le directeur pense que oui. Il a notamment raccroché à son wagon le monde syndical, «qui n'est pas un milieu fou de théâtre, car il en a souvent une image archaïque, à juste titre». La biennale touche surtout des Liégeois, mais aussi quelques Allemands, Néerlandais et Bruxellois.

Selon lui, la clé de cet élargissement passe d'abord par la programmation, ensuite par la médiation. Or, il avoue: «On ne fait pas beaucoup de médiations, car on n'a pas d'argent. Les subsides du festival n'ont pas augmenté depuis 12 ans.» Le prix des spectacles a donc dû augmenter pour suivre le train des dépenses.

«Pour les spectacles internationaux, la moitié du budget passe dans les transports des artistes et des décors, les frais d'hôtel, le per diem et le précompte sur les artistes étrangers – 16% du cachet.» Si les comptes du Festival de Liège «sont dans l'équilibre, grâce à une bonne gestion», il se trouve quand même dans une situation économique difficile.

Les représentations ont lieu au Manège Fonck, un ancien manège du XIXe siècle transformé en théâtre, mais aussi en lieu de fête. Les afters du Festival sont aussi connus que la programmation théâtrale et rassemblent jusqu'à 1.200 personnes. Certains ne viennent que pour ça.

L'ambiance festive se clôt toujours par une gigantesque chenille à travers le manège. La biennale reste ainsi fidèle à son credo: profondément tournée vers l'humain.

L'artiste Omar Rajeh présentera son spectacle «Beytna» au Festival de Liège. © CAROLINE MINJOLLE

LE SOIR
28 janvier 2025

SCÈNES

Le Festival de Liège refuse de se résigner

Du 31 janvier au 22 février, une vingtaine de spectacles nous inviteront à résister à ce qui nous divise et à retrouver le plaisir de vivre ensemble.

JEAN-MARIE WYNANTS

Au départ, il y a toujours la même volonté : interroger le présent », rappelle Cathy De Michele, l'un des piliers de l'équipe du Festival de Liège qui, tous les deux ans, fait courir le public au Manège Fonck et à la salle B9. « En dehors de cela, il n'y a aucune thématique imposée. Par contre, à l'arrivée, en voyant tous les spectacles que nous avons rassemblés, il m'a semblé qu'une idée forte s'imposait que j'ai résumé dans la formule : "Pour que jamais ne l'emporte la résignation". Tous les spectacles que nous présentons sont, de près ou de loin, des actes de résistance. Des manières de refuser de se laisser aller à subir les choses… »

Du 31 janvier au 22 février, on pourra donc découvrir de nombreuses propositions allant dans ce sens. La metteuse en scène, actrice et performeuse iranienne Nastaran Razawi Khorasani en est un bel exemple. « Elle propose un travail à la lisière entre le théâtre le journalisme. Elle vit en exil aux Pays-Bas et propose deux spectacles où elle dialogue au téléphone avec ceux qui vivent aujourd'hui sous la dictature islamique. Dans *Songs for no one*, elle nous fait découvrir la vie de deux enfants tandis que dans *This is not a dance*, elle donne la parole à des chorégraphes et des danseurs et danseuses iraniens. Comment fait-on pour pratiquer son art dans un pays où la danse est officiellement interdite ? Les discussions qui paraissent d'abord anecdotiques arrivent, au final, à un questionnement sur la liberté, bouleversant et universel. »

Une multiplication de formes singulières

Ce questionnement, Nastaran Razawi Khorasani le porte par le biais du théâtre, du chant, de la danse et du rap. D'autres le font par le texte, le geste, la musique, le masque ou la participation populaire. Au Festival de Liège, on interroge le présent à travers les formes les plus variées. *Le grand bal*, de la compagnie Dyptik, le fait à travers une danse effrénée invitant à redécouvrir l'importance de l'autre, de la communauté, du vivre ensemble. Martine De Michele et En Cie du Sud le font à travers le chant, les récits et un chœur populaire de 80 citoyens et citoyennes qui auront participé à plusieurs ateliers de préparation. Le tout pour évoquer le rituel de la *Taranta* (qui donne son nom au spectacle) par lequel paysannes et paysans tentaient de soulager celles et ceux qui avaient été mordus par cette araignée des champs.

> *Tous les spectacles que nous présentons sont, de près ou de loin, des actes de résistance*
>
> **Cathy De Michele**
> Membre de l'équipe du Festival de Liège

Dans *Feste*, le collectif berlinois Familie Flöz proposera une sorte de conte de fées tragicomique autour de la préparation d'un mariage qui va bientôt dégénérer. Du théâtre sans paroles mais utilisant la musique et des masques aussi étranges qu'impressionnants, entre commedia dell'arte et expressionnisme allemand. Quant à Omar Rajeh, il proposera avec ses danseurs et musiciens, un spectacle autour d'un banquet préparé en direct par sa propre mère et auxquels les spectateurs seront invités à participer à plusieurs reprises.

Ainsi, les formes les plus diverses se rencontrent pour évoquer de manière singulière diverses questions sociétales et politiques. Au vu du programme, on constate que le temps des grands discours est sans doute terminé, le geste, le regard, la musique, le chant, la danse étant plus à même de nous faire ressentir directement le besoin et le plaisir de mettre nos expériences en commun, de se redécouvrir et d'aller de l'avant dans un monde qui s'échine à construire autour de nous une multitude de barrières d'autant plus dangereuses qu'elles sont souvent invisibles.

La danse et la musique

La danse sera ainsi très présente avec, outre les artistes déjà cités, le *So ? ! What* d'Ariadna Gironès Mata créant petit à petit une sorte de monstre pour questionner la notion d'identité et la manière dont le regard et la société façonnent les corps. Dans *Every minute motherland*, sept danseurs venus de Pologne et d'Ukraine proposent une sorte de danse-documentaire pour évoquer les effets de la guerre et de l'exil.

La musique sera également au cœur du festival avec *That moment*, projet de musique et de *spoken word* belgo-néerlandais ou encore les Serbes du groupe de rock électronique VROOOM dans *Utopia Now* de Marko Grubic. Un spectacle de science-fiction en deux parties. On y part de notre société, où une poignée d'individus possèdent pouvoir et richesse, pour imaginer un nouveau monde où l'intelligence artificielle se chargerait de toutes les tâches désagréables, les humains n'ayant plus qu'à se laisser vivre et à profiter. Avec une question essentielle : serait-on heureux pour autant ?

Et ce ne sont là que quelques exemples d'un festival où l'on retrouvera également quelques habitués comme Emma Dante ou le Teatro La Re-sentida, déjà assurés ou presque, de jouer à guichets fermés. On y ajoutera un *Docu Cabaret* permettant de découvrir des documentaires wallons rarement présentés, des créations de Dorcy Rugamba et de Marina Yerlès, des rencontres avec les différents artistes et, bien sûr, les incontournables et réjouissantes *afters* mises en place avec diverses associations liégeoises et invitant chacun à faire la fête autour de musiciens, d'un grand bal costumé, de DJ's déjanté ou encore d'un *Love Blind Test* pour le 14 février. De quoi profiter pleinement du présent, tout en l'interrogeant.

Festival de Liège, du 31 janvier au 22 février, Manège Fonck et Salle B9, Liège, www.festivaldeliege.be

« Le grand bal » de la compagnie Dyptik ouvrira le festival dans une danse de la vie déchaînée. © CIE DYPTIK.

Mêlant théâtre et musique, « Utopia Now » de Marko Gurbic mettra notamment en scène le groupe de rock électro serbe VROOOM. © D.R.

“D’habitude, qu’est-ce qu’on se fait suer au théâtre… Et là, c’est que du plaisir !”

Scènes Trois semaines de théâtre au Manège Fonck assorties de rencontres, de débats, d’afters. Aller au théâtre et en parler ensuite, c’est ce que propose le biennal événement liégeois qui ne fait pas dans la demi-mesure.

Rencontre Aurore Vaucelle

“Vous croyez vraiment que ça existe, vous, des formules pour mieux comprendre le monde ?” Jean-Louis Colinet, conseiller artistique du Festival de Liège, n’est pas du genre à vous servir la réponse la plus agréable à l’oreille. Voire il vous demande de sortir gentiment de votre bien-pensance, et c’est sans doute lié au métier qu’il exerce depuis des années. Depuis le temps qu’il fait le job de programmer des arts vivants – à la direction du théâtre de la Place à Liège, à la tête du National ensuite, et désormais émulateur du Festival de Liège –, Jean-Louis Colinet n’est pas là pour faire dans le policé, mais bien – même si certains disent que ce n’est pas poli – pour montrer du doigt. C’est d’ailleurs, peu ou prou, ce qui ressort de la programmation du Festival de Liège 2025. Cette nouvelle année impaire voit l’arrivée de la 13e édition ce 31 janvier, pour trois semaines. Une programmation de 17 spectacles belges et étrangers, au total 14 pays représentés.

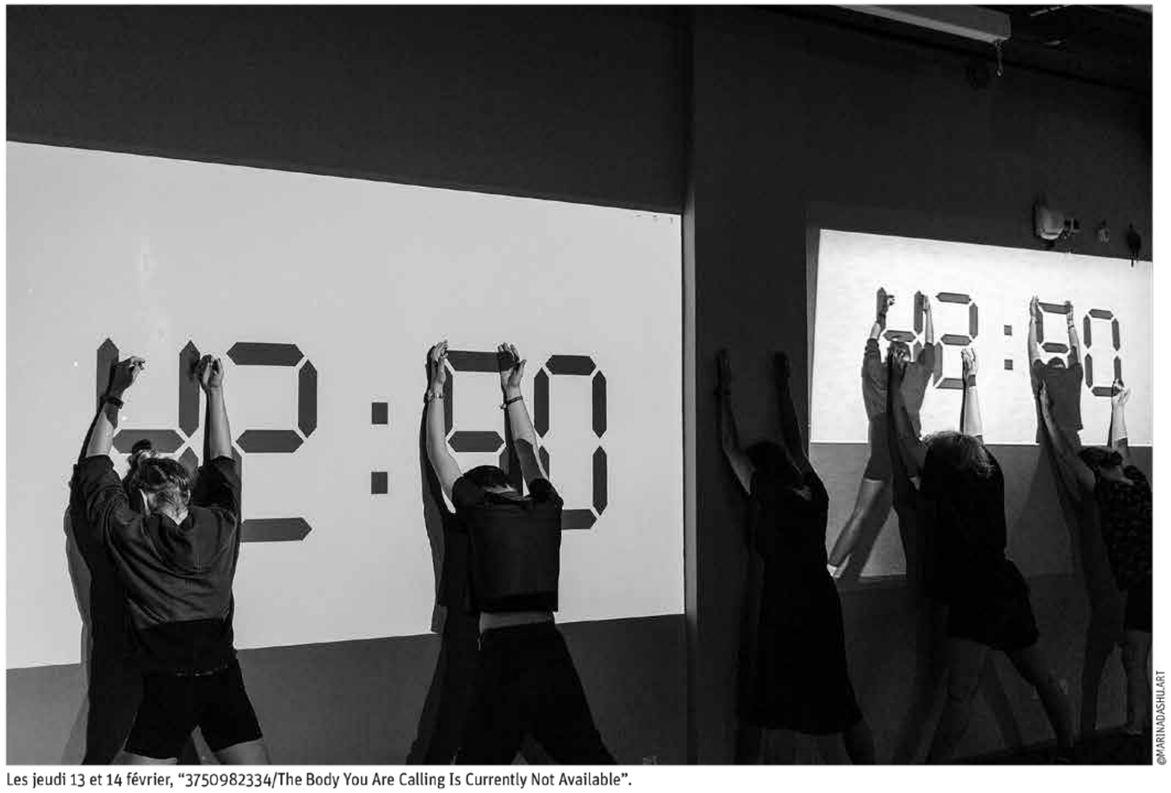
Cathy De Michele, coordinatrice, et Jean-Louis Colinet se sont assis autour d’une table et ont ouvert le programme rouge feu pour le commenter avec nous. *“Où en est-on deux ans plus tard de la société ? Et avec qui on va pouvoir en parler et d’une manière collégiale, collective”* ? voilà la question qui les a mis au travail.

Pourriez-vous nous parler du paysage du festival 2025 ? Qu’avez-vous voulu mettre dedans ?

Jean-Louis Colinet : Du plaisir.

Du plaisir ? Culture et plaisir, ce n’est pas si fréquent, comme alliance, dans notre époque ?

J.-L.C. : D’habitude, il faut être clair, qu’est-ce qu’on se fait suer au théâtre ! Là, ce n’est que du plaisir… Je veux dire que le Festival de Liège, c’est bien sûr une programmation qui fait entendre les points de vue des artistes sur le monde tel qu’il va, mais c’est aussi, je pense, une saveur. Et une saveur, c’est difficile à définir. Si je vous demandais la saveur du céleri, là, maintenant vous auriez des difficultés à la décrire. Le Festival, c’est une saveur dans le sens où, depuis 2001, durant trois semaines, des spectacles nous viennent des quatre coins de la planète. Le public peut voir ces spectacles mais il participe aussi à un parcours. Le lieu, extraordinaire, ce manège du XIXe siècle, compte aussi beaucoup dans l’identité du Festival de Liège. C’est enfin trois semaines de rencontres : on y va pour un spectacle, mais on sait très bien que ce qui va se passer après, c’est le fait de se rencontrer. Et ce n’est pas de l’entre-soi, plutôt des retrouvailles.
Certaines personnes me disent parfois que c’est une façon d’amener peut-être des publics nouveaux au théâtre. Je ne sais pas… Beaucoup de gens ne viendront pas voir le spectacle, mais viennent pour une ambiance.



@MARINADASHULART

Les jeudi 13 et 14 février, “3750982334/The Body You Are Calling Is Currently Not Available”.

Dans votre éditorial de programmation, vous évoquez notre époque : “Ces temps où les loups sortent du bois avec fierté et arrogance.” Avez-vous choisi une programmation qui tire la sonnette d’alarme ?

Cathy De Michele : On n’a pas choisi les spectacles ainsi. Quand on partage nos envies de programmation, chaque spectacle interroge quelque chose d’aujourd’hui. Cela peut être quelque chose de plus politique, comme le Biélorusse Sergey Shabohin qui parle de ce qui s’est passé en 2020 dans son pays. Mais ça peut être aussi plus poétique, et qui ouvre sur l’universel, je pense à l’Iranienne Nastaran Razawi qui, dans *Songs for No One*, orchestre une discussion avec deux enfants : *“C’est quoi la liberté ?”*, *“Pourquoi la liberté ?”*
C’est une fois que l’on a composé le programme que nous apparaît cette volonté de ne pas se résigner. Quelque chose de l’ordre de la détermination, de la révolution, mais ça, en 2001, c’était déjà comme ça.

Malgré le ton visionnaire des artistes que vous invitez, on peut imaginer toute votre attention à ne pas faire de cette programmation une sorte de leçon de l’état du monde.

C. D.M. : Ah ça, jamais. Jamais. Un éclairage peut-être sur des situations…

J.-L. C. : Disons qu’il y a des moments qui sont plus explicites, par exemple, le propos de cette jeune Iranienne réfugiée en Hollande (*Songs for No One*, le 6 février et *This is not a danse*, le 7 février). Tandis qu’*Il Tango delle capinere* d’Emma Dante (les 7 et 8 février) ou encore le théâtre sans paroles de *Feste*, sonnent plus poétiques que politiques. Le festival, c’est un peu la rencontre des deux. Par contre, on ne programmera jamais quelque chose lié au vécu de l’intime.

Alors que vous programmez depuis longtemps, avez-vous l’impression que les artistes sont obligés d’être plus combatifs, à la fois dans la fabrication de leurs projets mais aussi dans leurs propos, pour être entendus ?

J.-L. C. : Je ne crois pas. On a toujours l’impression que c’est pire qu’avant. Quand je repense aux programmations anciennes, c’était déjà lié à la position de la femme dans la société, à la question du racisme. Toutes les questions liées à l’exclusion, ce n’est pas récent, même si, parfois, c’est plus aigu.

C. D.M: Et puis c’est aussi un éclairage sur une situation qui nous est peut-être inconnue. Saviez-vous qu’il était interdit de danser en public en Iran ?

J.-L. C. : Un spectacle, c’est comme dans la vie, c’est un

“Un spectacle, c’est comme dans la vie, c’est un geste. Vous rencontrez quelqu’un dans le métro, vous engagez la conversation, il se passe quelque chose de l’ordre de l’échange.”

Jean-Louis Colinet

Épinglé

Des spectacles, mais pas que

Un docu-cabaret. Le concept propose de redécouvrir des films et docus réalisés, entre autres, par des réalisateurs wallons. Au programme, le documentaire du collectif A Contre Jour intitulé *Mon voisin ce héros, Honoré*. Sur la vie d’un réfugié à qui la Belgique refuse l’intégration. Il sera suivi de la projection d’*Entre-temps, le silence des lucioles* (68’), film de Federico D’Ambrosio et Géraldine Brausch, qui donnèrent la parole aux jeunes dans le contexte du Covid. Une période dont on sait qu’elle fut délétère pour la jeunesse, le confinement leur coupant les ailes. La projection sera suivie d’une conversation avec la réalisatrice Géraldine Brausch.
→ *Le dimanche 9, à 16 heures, au Manège Fonck.*

Un salon d’écoute. Comment les chants lèvent les cœurs et les foules. Sous le titre très excitant de *Hymnes de la révolte : musiques populaires et subversion sociale*, le salon d’écoute se déploie sur deux dates, accompagné par David Mennessier, spécialiste des courants de musique contemporaine. Avec le public, il prendra les chemins de la révolution chantée. Le folk contestataire ; le punk qui rase tout, le rock qui fait rouler par terre les certitudes. C’est sans compter sur les chants populaires qui nous mèneront jusqu’aux rappeurs dénonciateurs du racisme et de l’injustice sociale.
→ *Les samedi 8 et 15, à 18 h 30*

cle n’est pas forcément un objet didactique sur la situation en Biélorussie ou en Iran, mais il met le doigt, là, sur cette situation, notamment pour le cas du spectacle de Shabohin, *The body you are calling is currently not available* (le 13 et le 14 février), dans lequel il est question d’un État, la Biélorussie où la répression est forte et l’expression muselée. D’ailleurs, pour vous dire, ce spectacle est sans mots.

Le public voit-il la même chose que vous aviez vue vous-même quand vous avez découvert un spectacle ?

J.-L. C. : C’est une bonne question mais je continue à penser qu’un spectacle, c’est à chaque fois un moment. Et vous vivez un moment, souvent de façon très différente de votre voisin. Je vais vous donner un exemple : il y a longtemps, j’ai programmé un spectacle d’une chorégraphe brésilienne, Lia Rodriguez. Le public était debout dans un rectangle noir, le rideau s’ouvrait et des corps avançaient nus en rampant. Je me suis dit que j’allais me faire assassiner, c’était trop singulier. Eh bien, les gens ont été extrêmement touchés. On m’en parle encore. Parce que les spectateurs ont vécu quelque chose qui n’est pas simplement de l’ordre de l’émotion poétique. C’était quand même des corps de la dictature, des corps mutilés, cela fait penser aussi à Auschwitz, même s’il n’y avait pas de pathos là-dedans, car les corps n’étaient pas en train d’exprimer de la douleur… Mais chacun a reçu ce moment différemment. Et puissamment.
Cette année, il y a un spectacle qui s’appelle *Oasis de la Impunidad* (les 18 et 19 février) d’une compagnie chilienne, La Re-Sentida, c’est un spectacle très bizarre, il n’y a presque pas de mots. Et même ce qu’on voit est bizarre, un peu malaisant. Très beau, très léché. Mais, en fait, ce qu’on reçoit, c’est… Je ne pourrais pas vous dire exactement de la violence, mais c’est un groupe de gens fascinés par la violence. C’est une évocation de la manière dont la dictature marque les corps et les esprits. En le voyant, au Chili, j’ai été très perturbé, je ne saurais vous dire pourquoi. Je me suis dit : *“Doit-on les inviter ?”* Je ne savais pas trop.

Pourquoi ? Parce que c’était un peu gênant ?

J.-L. C. : Non, non, les gens sont habitués. Et c’est la multiplicité des points de vue des artistes qui fait la saveur du Festival de Liège. Juste à côté de cela, il y a le monologue d’une actrice des Pouilles, (La Taranta, les 20 et 21 février), ou de la danse par des Polonais et des Ukrainiens, *Every minute motherland*, les 15 et 16 février. Si, à chaque fois, ce qui est vécu est intense, ce n’est pas militant. Parfois, il y a du théâtre musical comme *Utopia Now* (les 8 et 9), parfois du théâtre documentaire (*Palmasola A prison village*, au cœur d’une prison de haute sécurité au Chili, les 5 et 6 février). Mais, de nouveau, le théâtre n’existe que s’il est vécu comme un voyage, ce n’est pas une leçon.

Sur ces deux décennies que couvre le Festival de Liège, y a-t-il une espèce de constance dans les arts vivants ?

J.-L. C. : Peut-être qu’il y a davantage de spectacles qui parlent d’aujourd’hui, et c’est plutôt rassurant. J’ai connu des époques où les questions sociétales étaient considérées comme ringardes. Quand on a créé le Théâtre Varia avec Sireuil, Dezoteux et Delval, tout ce qui était politique était méprisé. Il y a quand même eu toute une vague de théâtre esthétisant, où l’artiste était sur scène pour se faire valoir, plus que pour parler aux gens. C’est comme dans la vie : vous rencontrez quelqu’un et il a plus envie d’exister que de parler avec vous, même s’il parle avec vous…

→ *Le Festival de Liège, jusqu’au 22 février. Infos : www.festivaldeliege.be. À noter, certains spectacles affichent complet, mais une de nouvelles dates*

« La Taranta » au Festival de Liège : un rituel qui soigne et qui rassemble

LE SOIR
20 janvier 2025

Journaliste au pôle Culture
Jean-Marie Wynants

Martine De Michele et En Cie du Sud livrent un nouveau spectacle magistral invitant à redécouvrir un rituel qui soigne le corps social dans une époque qui en a bien besoin.

Lorsqu'on débarque dans la salle B9 à Liège, on remarque d'emblée la trentaine de personnes assises de part et d'autre du plateau. Dans le fond de celui-ci, trois hommes (Damien Trapletti, Alberto Di Lena et Simon Fransquet) et cinq femmes (Sarah Testa, Eva Zingaro Meyer, Martine De Michele, Camille Paulus et Valérie Kurevic) discutent, sourient, vont et viennent en attendant qu'on s'installe. Puis, d'un coup, le groupe forme un cercle avant de se disperser tandis que Martine De Michele s'avance. « Dans le Sud, on raconte l'histoire d'un paysan… » Avec cet art de la conteuse qui a digéré d'innombrables récits, elle nous entraîne du côté du paradis et de l'enfer où débarque le paysan après sa mort. Une petite histoire que vient ponctuer « La Taranta », un chant puissant, porté par l'ensemble de l'équipe avec une guitare et un accordéon pour tout accompagnement.

De ce chant va naître le fil rouge du spectacle : l'histoire de la Taranta, cette araignée des campagnes dont la morsure engendrait, dit-on, d'innombrables effets secondaires chez ses victimes, les « tarentulées ». Parmi les symptômes : mélancolie, fatigue, tremblements et autres réactions ne pouvant être soignées que par la joie et par le chant. Quand une personne était mordue par l'araignée, tout un rituel se mettait en place, pouvant durer plusieurs heures ou plusieurs jours. Au centre de celui-ci, la personne mordue se lançait dans une danse répétitive pour expulser le venin.

Des dizaines de voix à l'unisson

Alternant parties chantées, petites histoires liées au rituel, extraits de recherches d'anthropologues et ethnologues, la petite troupe nous fait découvrir ce rituel, ses origines, ses déformations. A travers ces histoires, on réalise à quel point ce rituel, au-delà de son pouvoir de guérison, servait à resserrer les liens de toute la communauté. On le vit littéralement lorsque des dizaines de voix rejoignent soudain le chant mené par Sarah Testa, dans une clameur joyeuse qui vous file instantanément des frissons.

On remonte alors le temps, jusqu'en 1959, année où toute une équipe d'anthropologues, emmenée par Ernesto De Martino, débarque dans les petits villages des Pouilles pour y étudier le rituel de la Taranta. Comme le spectateur, De Martino va être guidé par le son lointain d'un tambourin. Au sol, un drap blanc est déplié, servant d'écran pour des extraits de film d'époque. Mais ce drap est aussi celui où Maria, la ramasseuse de tabac, se lançait dans une étrange chorégraphie. Un rituel destiné à la délivrer mais aussi à ressouder le corps social dans cette région où les ouvrières du tabac se soulèvent contre ceux qui les exploitent et obéissent aux règles de la mafia.

Heureux le pays qui n'a pas besoin de héros

A travers « La Taranta », c'est toute la vie d'une région que l'on découvre : la culture du tabac, les manifestations chantées et dansées, les lamentations pour les morts, le pouvoir de la mafia, le courage d'une mère qui ose lui intenter un procès après que son fils a été assassiné… De petites histoires en vastes réflexions philosophiques, on est embarqué dans un voyage aussi passionnant que chaleureux où la douleur se chante et peut se transformer en explosion de joie. On rit aussi, très souvent, notamment lors de l'irrésistible discours qu'Eva Zingaro Meyer emprunte à l'autrice sarde Michela Murgia, à propos des génies et des héros solitaires. Moment franchement hilarant mais aussi moment central de ce spectacle s'inspirant de la phrase de Bertolt Brecht, « Heureux le pays qui n'a pas besoin de héros », pour mettre en avant l'importance de l'action commune, bien plus forte et enrichissante que les soi-disant exploits de quelques figures solitaires.

L'équipe d'En Cie du Sud entourée des participants à l'Atelier Chœur Populaire #5 qui se joint régulièrement à leurs chants. - D.R.

Et les chants repartent de plus belle, portés par les comédiennes et comédiens mais aussi, à intervalles réguliers, par ce chœur populaire constitué de citoyennes et citoyens ayant participé à un atelier mené par En Cie du Sud. Un chœur qui livrera l'explosion finale, joyeuse, soudée, les chants entraînant les corps dans une ultime danse joyeuse et libérée.

Ces jeudi 20 et 21 février, salle B9, Boulevard de la Constitution 41, festivaldeliege.be

Nastaran Razawi Khorasani

« Même en Iran, on ne pourra jamais immobiliser un corps vivant »

Par des conversations téléphoniques, Nastaran Razawi Khorasani donne à voir une « société cachée », des bribes de vie qui, en Iran, sont invisibles. Ses performances sont à voir au Festival de Liège.

ENTRETIEN

CATHERINE MAKEREEL

« Je suis le lien entre les enfants et le public. J'incarne ce qu'ils disent. Par exemple, je me peins en rose, et on comprend plus tard pourquoi. »
© JULIAN MAIWALD.

Parce qu'elle se sent privilégiée – elle qui peut vivre en liberté aux Pays-Bas –, Nastaran Razawi Khorasani a choisi de partager son plateau avec des gens qui n'y ont pas accès. Dans *Songs for No One*, elle nous emmène dans la vie de deux enfants (une fille et un garçon) qui vivent sous la dictature islamique d'Iran. Dans *This Is Not a Dance*, l'artiste donne la parole à des danseurs et chorégraphes qui vivent dans un pays où la danse est officiellement interdite. Cette résistance, sur le fil, se déploie au bout du fil.

Avec ces performances, s'agit-il de partager un espace libre avec ceux qui n'en ont pas ?
Il s'agit de donner la parole à des personnes que l'on n'entend pas beaucoup. J'ai grandi aux Pays-Bas et je suis une artiste irano-néerlandaise. C'est toujours un peu schizophrène d'entendre les gens en Occident parler de l'Iran. L'Iran qu'ils décrivent est totalement différent de celui que je connais. Ici, en Occident, on se base sur l'image véhiculée par les médias, qui est superficielle et très réductrice. Je peux apporter une autre perspective car j'ai ces deux mondes en moi.

Qu'est-ce qui a déclenché le premier spectacle, *Songs for No One* ?
J'ai passé du temps en Iran où j'ai beaucoup discuté avec des enfants. Je me reconnais en eux car j'ai quitté le pays quand j'étais enfant. J'ai été frappée par leur intelligence, leur humour, leur vivacité d'esprit, et par le fait qu'ils sont très conscients de leur situation et des politiques mondiales. Je voulais leur donner la parole. Je leur ai posé des questions très simples sur leur vie quotidienne, leurs loisirs, leurs lectures, leurs goûts musicaux. J'ai aussi voulu leur parler de l'Iran et de ce que c'est de vivre dans une République islamique. Mais je me suis rendu compte qu'en posant des questions sur leur quotidien, ça reflète de toute façon la dictature islamique, car elle imprègne leur manière de vivre. Ces enfants ressemblent à ceux que l'on trouverait en Occident, mais on réalise peu à peu qu'ils doivent composer avec bien d'autres choses.

Pouvez-vous donner quelques exemples ?
Quand je demande à la jeune fille de décrire sa journée, elle raconte que, lorsqu'elle arrive à l'école, avec ses camarades, elles doivent se mettre en rang devant le bâtiment, et une femme leur dicte toutes les règles de comportement pour une fille. Elle trouve cela ennuyeux. Elle raconte aussi qu'elle porte un foulard sur la tête mais qu'à un moment, elle le fait tomber « par accident », sauf que ce n'est pas un accident : c'est volontaire pour sentir le vent dans ses cheveux. Et là, on se dit : elle a 11 ans, elle doit porter un foulard, se tenir dans un rang où on lui dicte sa conduite. Quant au petit garçon, quand je lui ai demandé quel genre de musique il aime et s'il pouvait chanter une chanson pour moi, il m'a chanté la chanson d'un rappeur qui contient beaucoup de gros mots, qui parle aussi de drogue et d'alcool. Mais il censurait la chanson. En écoutant attentivement, on entend qu'il baisse le son sur des mots comme *ecstasy* ou *fuck*. Pour lui, c'est normal de faire cela.

Comment avez-vous organisé ces conversations ? Vous les avez appelés par téléphone ? Avez-vous pris des précautions particulières ?
Nous avons tout fait pour que ce soit le plus sûr possible. J'ai aussi été en contact avec leurs parents, car ce sont de jeunes enfants. Au début, je voulais aller en Iran pour les interviewer directement, mais ensuite la pandémie de covid a éclaté, donc ce n'était plus possible. Finalement, cela a mieux fonctionné ainsi. Nous n'avons pas fait d'appel vidéo, juste des appels téléphoniques. Comme il n'y avait pas de contact visuel, ils oubliaient parfois que j'étais à l'autre bout du fil et se confiaient à moi comme à un journal intime.

Ensuite, comment est venue l'idée de *This Is Not a Dance* ?
Pour ce spectacle, je voulais bouger à nouveau, danser. Je me suis demandé : comment font les chorégraphes en Iran ? Il faut comprendre que la culture iranienne est imprégnée de danse, ça fait partie de nos traditions. Dès qu'on se rassemble, on danse. Aux Pays-Bas, les gens s'assoient et discutent pendant les fêtes, mais avec ma famille iranienne, au bout d'un moment, ils mettent de la musique parce qu'ils trouvent cela ennuyeux sinon. En Iran, on danse, même si c'est interdit. Mais comment garder cet art vivant ? Comment les danseurs et les chorégraphes travaillent-ils ? C'étaient mes questions. J'ai commencé à faire des recherches, à interviewer des chorégraphes iraniens en Iran et dans la diaspora. Plus j'entendais leurs histoires, plus j'étais inspirée. Je leur demandais simplement comment ils travaillaient et pourquoi ils le faisaient malgré les risques énormes.

C'est effectivement difficile d'imaginer comment on peut être chorégraphe quand il n'y a pas de lieux pour s'exprimer, pratiquer, créer ou montrer son travail.
Il faut voir le spectacle pour comprendre. Ils y arrivent. Ils s'entraident. Ils se forment mutuellement. Parfois, un danseur obtient une bourse, part à l'étranger, étudie, puis revient. Il pourrait rester en Occident, mais il choisit de revenir pour enseigner aux autres. Une autre chose importante à comprendre, c'est que la limite entre ce qui est permis ou interdit est très floue. Pour certains, cela commence dès qu'on bouge son corps de manière sensuelle. Pour d'autres, cela peut être lié à la manière de marcher. Où est la ligne ? Certains étaient des pionniers en Iran et ont dansé lors de grands festivals de théâtre en Iran sans que le régime ne sache qu'il s'agissait de danse. Ils ont organisé de nombreux festivals clandestins. Ils ont invité de nombreux chorégraphes étrangers en Iran.

> *Les enfants iraniens ressemblent à ceux que l'on trouverait en Occident, mais on réalise peu à peu qu'ils doivent composer avec bien d'autres choses*

Ces performances montrent-elles que l'enfance et la danse trouveront toujours des failles dans les murs érigés par les dictatures ?
Oui, elles trouvent des moyens. De manière créative, avec solidarité et entraide. Les gens dansent. Chez eux, dans les caves. Ils montrent leur travail. Ils trouvent des manières de bouger. On ne peut pas immobiliser un corps vivant. C'est impossible. L'esprit est trop volontaire, le corps aussi. Mais cela met malgré tout une énorme pression sur les artistes, qui n'ont pas d'identité officielle. Un chorégraphe m'a confié qu'il devait inscrire des professions absurdes sur les formulaires administratifs, car il est impossible de déclarer qu'on est danseur. Gagner sa vie en danse contemporaine est pratiquement impossible.

Songs for No One
This Is Not a Dance

« Songs For No One » le 6/2. « This Is Not a Dance » le 7/2. Dans le cadre du Festival de Liège du 31/1 au 22/2. www.festivaldeliege.be.

MAD
LE MAGAZINE DES ARTS ET DU DIVERTISSEMENT DU SOIR

Festival de Liège 2025 : «Une ode à la tolérance» avec 17 spectacles engagés

Du 31 janvier au 22 février 2025, le festival de Liège accueille des artistes venus des quatre coins du monde.

Oasis de la Impunidad ©Gianmarco Bresadola

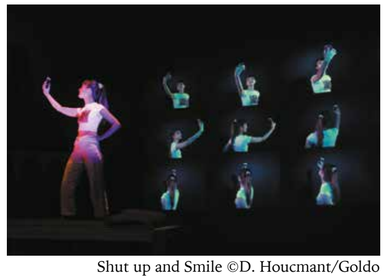
Camille Jahier
3.12.24

Le festival international de Liège ne déroge pas à sa ligne de conduite. Cet événement reconnu dans le monde du théâtre, de la musique et de la danse propose une programmation engagée du 31 janvier au 22 février 2025.

«À l'heure où nos valeurs démocratiques vacillent, où la fracture sociale s'accentue, où l'impensable d'hier fait désormais partie d'aujourd'hui, il nous paraît plus que jamais crucial de dépasser nos propres frontières et d'aller à la rencontre de l'autre», expliquent les organisateurs du festival.

4 spectacles créés par des artistes de la Fédération Wallonie- Bruxelles

C'est donc à travers 17 spectacles que les artistes viendront performer au Manège Fonck. Pour cette treizième édition, la part belle sera faite aux artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles avec 4 nouvelles créations : *So?!What*, de la chorégraphe et danseuse Ariadna Gironès Mata, *La Taranta•Heureux sans héros*, spectacle musical de Martine De Michele/En Cie du Sud, *That moment* de Sopa Boba et Shut up and Smile, la première création de Marina Yerlès/Réflexive Cie and Smile.



Shut up and Smile ©D. Houcmant/Goldo

«Nous avons lancé une enquête en ligne et avons reçu beaucoup de témoignages de jeunes femmes», explique Marina Yerlès. *«L'idée c'est de porter la voix de jeunes filles adolescentes qui sont dans un moment de leur vie assez crucial. On parle du rapport au corps, à la sexualité et des liens sociaux. Derrière ça, il y a une dimension éducative»*, ajoute l'artiste.

Un spectacle au cœur d'une des prisons les plus dures du monde

Outre le corps de la femme et sa place dans la société, le festival traverse un panel de sujets très divers. Les artistes viendront conter des fragments poignants de la vie de danseurs en Iran, expliquer la lutte pour la liberté en Biélorussie, explorer les effets du traumatisme de l'exil en temps de guerre en Ukraine ou encore, faire découvrir la réalité de l'une des prisons les plus dures du monde en Bolivie (le Manège Fonck sera transformé en prison).

Autant dire qu'il y en a pour tous les goûts.

Des artistes venus du monde entier

Ainsi, le festival accueille des artistes venus d'Iran, du Liban, de Pologne, d'Ukraine, du Rwanda, de Bolivie, de Suisse, de Biélorussie, du Chili, de Serbie, d'Allemagne, d'Italie, de France, des Pays-Bas et de Belgique.

Des récits venus de tous horizons avec pourtant la même ambition : susciter l'émotion, le questionnement et la réflexion. «C'est véritablement une ode à la tolérance», conclut avec une certaine poésie le directeur du festival Jean-Louis Colinet.

Tout le programme détaillé est à retrouver sur le site du festival www.festivaldeliege.be

« La puissance de la culture comme réponse à un monde en proie aux incertitudes »

Thiebaut Colot
28 janvier 2025

Le Festival de Liège est de retour avec une programmation aussi dense qu'audacieuse pour faire vibrer la Cité ardente du 31 janvier au 22 février 2025. Retour sur l'histoire… ardente de cette biennale internationale des arts de la scène.

Créé en 1958 par Robert Maréchal, le Festival du Jeune Théâtre s'appellera ensuite Rencontres Internationales de Théâtre contemporain et de Rencontres d'Octobre et épousera toujours les grands courants et tendances du théâtre contemporain, les nouvelles conceptions scéniques et esthétiques. Durant quarante années, il accueillera notamment Roger Planchon, Patrice Chéreau, le Living Théâtre, Jerzy Grotowsky, Ariane Mnouchkine et le Théâtre du Soleil, Georges Lavaudant, Bob Wilson, Jérôme Deschamps et bien d'autres illustres comédiens, metteurs en scène et production.

En 1999, Jean-Louis Colinet succède à Robert Maréchal et, en 2001, le festival est rebaptisé Festival de Liège. C'est le début d'une nouvelle odyssée théâtrale. Devenu une biennale organisée chaque année impaire, ce festival international de théâtre, de danse et de musique d'aujourd'hui est singulier et différent des autres manifestations. Pendant trois semaines, des spectacles originaux, sous de multiples formes, interrogent notre présent, questionnent notre époque. Avec ses conflits, ses guerres, ses injustices. Ses beautés aussi. Cette ode aux arts du spectacle et à la vie, la vraie, fait preuve d'une nouvelle philosophie, d'une radicalité certaine et d'une exigence de qualité dont Jean-Louis Colinet en est le concepteur et le maître d'œuvre.

Centrée sur l'humain, la programmation met en avant des créations qui parlent des sujets d'aujourd'hui et qui touchent bon nombre des spectateurs. Le Festival de Liège fait vivre la Cité ardente pendant trois semaines au gré des représentations. Mais pas seulement ! En effet, grâce aux rencontres avec les artistes, aux « afters » et concerts ainsi qu'aux collectifs et groupes issus des milieux associatifs et alternatifs qui se joignent à la fête, c'est une véritable « vie » qui s'articule autour des pièces. Un savoureux mélange pour ce festival inclassable qui a fait sien cette maxime de Federico Garcia Loca: « Parce qu'un théâtre qui ne recueille pas la pulsion sociale, la pulsion historique, le drame de son peuple et la douleur authentique de son passage et son esprit n'a pas le droit de s'appeler théâtre. »

Comme tous les deux ans, le Festival de Liège va ravir les amoureux du spectacle vivant avec de nombreuses oeuvres engagées et internationales, confirmant le rôle essentiel que joue la culture dans nos sociétés contemporaines.
« Ce festival est le vôtre. Celui de ceux et celles qui croient en la puissance de la culture comme réponse à un monde en proie aux incertitudes, en son pouvoir de transformer, de faire réfléchir, de créer des liens et de réveiller les consciences, pour que jamais ne l'emporte la résignation », souligne d'ailleurs l'équipe du Festival de Liège.

« Nous choisissons la résistance, l'optimisme et la joie ! »

Thiebaut Colot
28 janvier 2025

Véritable carrefour culturel, lieu de rencontres intenses et de découvertes artistiques venues des quatre coins du monde, le Festival de Liège va animer le Manège Fonck et la Cité ardente durant trois semaines, du 31 janvier au 22 février, pour que « jamais ne l'emporte la résignation ».

Le Festival de Liège is back ! Comme tous les deux ans, cette biennale internationale des arts de la scène va faire vivre le Manège Fonck au gré de spectacles et évènements attractifs, faisant de la Cité ardente un véritable carrefour culturel, un lieu de rencontres intenses et de découvertes artistiques venues des quatre coins du monde. Démarches authentiques, créations audacieuses et moments de fête inoubliables viendront parsemer ces trois semaines, du 31 janvier au 22 février, où le spectacle vivant et la culture seront mis à l'honneur dans l'un des plus emblématiques quartiers de Liège.

« A l'heure où nos valeurs démocratiques vacillent, où la fracture sociale s'accentue, où l'impensable d'hier fait désormais partie d'aujourd'hui, en ces temps de folies guerrières, ces temps où les loups sortent des bois avec fierté et arrogance, il nous paraît plus que jamais crucial de dépasser nos propres frontières, d'aller à la rencontre de l'autre, de croiser nos regards, nos cultures et nos langages et de rester fidèles à ces objectifs artistiques et politiques qui ont forgé notre identité depuis vingt-cinq ans », communique l'équipe organisatrice du Festival de Liège, rendez-vous culturel immanquable et à l'histoire riche et foisonnante.
Qu'ils viennent d'Iran, du Liban, de Pologne, d'Ukraine, de Bolivie, de Suisse, du Chili, de Serbie, d'Allemagne, d'Italie, de France, des Pays-Bas, du Rwanda, de Biélorussie ou, évidemment, de Belgique, tous les artistes qui seront présents à Liège au cours de ces trois semaines seront animés d'une même ambition : susciter l'émotion, le questionnement et la réflexion.

Pour cette nouvelle édition du Festival de Liège, des habitués de l'évènement – Emma Dante, dont la fidélité n'est plus à prouver – feront leur retour tandis que certains y participeront pour la première fois. Sur scène, différentes formes d'art se succéderont : théâtre, danse, lectures, performances… La compagnie Dyptik inaugurera ce festival à nul autre pareil avec *Le Grand Bal*, un spectacle envoûtant. Dorcy Rugamba proposera un témoignage bouleversant sur le génocide rwandais, le groupe Vrooom partagera son utopie en musique et dérision, Nastaran Razawi Khorasani dévoilera des fragments poignants de la vie en Iran tandis que le chorégraphe libanais Omar Rajeh fera exploser les bouchons de la bonne humeur pour clore ce grand barnum culturel.

Les artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles seront également de la partie avec quatre créations qui aborderont notamment l'identité, les attentes sociales et l'adolescence. Plusieurs représentations – dont l'exceptionnel Palmasola qui emmènera les spectateurs dans l'une des prisons les plus féroces du monde – affichent déjà sold-out, nouvelle preuve de l'engouement des Liégeoises et des Liégeois pour un festival unique en son genre.
« Parce qu'elle aussi est l'âme de notre festival, nous ferons la fête. Et ardemment », informe l'équipe du festival qui s'est entourée du label Homerecords pour les concerts mais aussi de divers artistes qui, chacun à leur manière, proposeront des moments toujours empreints de *« bienveillance et d'inclusivité »*. *« La fête comme une irrésistible envie de se sentir vivants et vivantes »*, soulignent les organisateurs.

Si ces trois semaines sont le climax du Festival de Liège, celui-ci est un acteur permanent, vivant et dynamique de la vie culturelle de la Cité Ardente. *« Tout au long de l'année, il ouvre les portes du Manège Fonck à divers événements et festivals, ainsi qu'à des compagnies en résidence, qu'il accompagne dans leur parcours. Cependant, nous ne recevons toujours aucune aide financière pour ces activités, ce qui menace leur existence, ainsi que celle d'une série de petits opérateurs qui trouvent au Manège Fonck un espace accessible pour partager leur travail »*, dévoile l'équipe du festival.
« Mais loin de nous arrêter à ces difficultés, nous choisissons la résistance, l'optimisme et la joie ! » Et d'ajouter : *« Ce festival est le vôtre. Celui de celles et ceux qui croient en la puissance de la culture comme réponse à un monde en proie aux incertitudes, en son pouvoir de transformer, de faire réfléchir, de créer des liens et de réveiller les consciences, pour que jamais ne l'emporte la résignation. »*

Festival de Liège 2025 : un festival qui interroge toujours le présent jusqu'au 22 février

Loïc Smars
1 février 2025

Pendant trois semaines, la Cité ardente se transforme en un véritable carrefour culturel, un lieu de rencontres intenses, de découvertes artistiques venues des quatre coins du monde. Au Festival de Liège, se croisent des démarches authentiques, des créations audacieuses et des moments de fête inoubliables.

A l'heure où nos valeurs démocratiques vacillent, où la fracture sociale s'accentue, où l'impensable d'hier fait désormais partie d'aujourd'hui, en ces temps de folies guerrières, ces temps où les loups sortent des bois avec fierté et arrogance, il paraît plus que jamais crucial de dépasser nos propres frontières, d'aller à la rencontre de l'autre, de croiser nos regards, nos cultures et nos langages et de rester fidèles à ces objectifs artistiques et politiques qui ont forgé l'identité du festival depuis 25 ans.

Du 31 janvier au 22 février, le festival accueillera des artistes qui tou·te·s seront animé·e·s de la même ambition : susciter l'émotion, le questionnement et la réflexion. Iels viendront d'Iran, du Liban, de Pologne, d'Ukraine, du Rwanda, de Bolivie, de Suisse, de Biélorussie, du Chili, de Serbie, d'Allemagne, d'Italie, de France, des Pays-Bas et de Belgique. Parmi eux·elles, des noms familiers et d'autres à découvrir : Emma Dante, dont la fidélité au Festival n'est plus à prouver, ou encore les membres de la compagnie chilienne La Re-sentida qui inviteront à interroger nos démocraties, à repenser nos modèles. La Cie Dyptik ouvrira le bal avec un spectacle envoûtant qui promet de vous faire vibrer dès les premières minutes, tandis que Dorcy Rugamba vous proposera un témoignage bouleversant sur le génocide rwandais.

Il Tango Delle Capinere d'Emma Dante – © Rosellina Garbo

A leurs côtés, nous découvrirons des artistes aux univers singuliers : Nastaran Razawi Khorasani dévoilera des fragments poignants de la vie en Iran. Igor Shugaleev vous transportera dans la lutte pour la liberté en Biélorussie. La compagnie suisse Klara Theaterproduktionen vous plongera dans l'une des prisons les plus dures du monde. Les Serbes du groupe rock Vrooom vous partageront leur utopie en musique et en dérision. L'italienne Licia Lanera s'emparera de deux textes d'Antonio Tarantino et vous proposera une œuvre poignante sur la diversité et l'altérité. Les masques impressionnants du collectif berlinois Familie Flöz vous offriront mille et une émotions. La compagnie de danse Maciej Kuźmiński quant à elle explorera les effets du traumatisme, de l'exil en temps de guerre. Le Festival se clôturera avec un spectacle, du chorégraphe libanais Omar Rajeh, qui fera exploser les bouchons de la bonne humeur.

Le Grand Bal de la Cie Dyptik – © Romain Tissot

Hew Rwanda, Lettre aux absents de Dorcy Rugamba – @ Hertier Byiringiro

Aussi, la part belle sera faite aux artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles avec 4 créations : So?!What, de la chorégraphe et danseuse Ariadna Gironès Mata, questionnera l'identité et les attentes sociales, La Taranta–Heureux sans héros, spectacle musical de Martine De Michele/En Cie du Sud, vous emmènera dans une exploration faites de récits, de chants, de témoignages et réunira un Chœur Populaire de 160 citoyen·ne·s, Shut up and Smile, la première création de Marina Yerlès/Réflexive Compagnie, vous proposera une plongée passionnante dans le monde des ados et That moment de Sopa Boba vous donnera à entendre un oratorio mêlant synthés modulaires, quatuor à cordes et « spoken word ».

Enfin, parce qu'elle aussi est l'âme de notre festival, il y aura la fête. Et ardemment… Pour cette édition, le festival s'est entouré entouré·e·s du label Homerecords pour les concerts mais aussi d'artistes (DJ's, collectifs, musicien·ne·s, performeur·euse·s…) qui chacun·e à sa façon proposera un moment qui toujours sera empreint de bienveillance et d'inclusivité. Ainsi tous les jeudis, vendredis, samedis, vous êtes invité à écouter, à chanter, à vous déhancher, à vous déguiser… La fête comme une irrésistible envie de se sentir vivant·e·s.